

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/3 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.3.63095

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Joachim SCHOLTYSECK, Robert Bosch und der liberale Widerstand gegen Hitler 1933 bis 1945, München (C. H. Beck) 1999, 749 p.

L'ouvrage de Joachim Scholtyseck est bien davantage qu'une simple biographie consacrée à Robert Bosch. L'auteur y engage en effet une réflexion sur la diversité de la résistance allemande face à Hitler et entreprend d'apporter certains éclairages sur la question très controversée de la résistance des élites industrielles, car la *vox populi* et une certaine historiographie (notamment marxiste, et à ce sujet le poids des historiens de la RDA a été déterminant) ont toujours insisté sur la profonde compromission du patronat allemand avec le régime nazi.

Il n'était dès lors que justice de s'intéresser à quelqu'un qui échappe à ces schémas préétablis. Scholtyseck nous livre d'abord un parcours qui sort des sentiers battus. Rappelons-en les principales étapes. Né en 1861, Robert Bosch sut profiter du boom de l'industrie automobile pour développer son entreprise d'électricité et en faire un groupe à part entière au tournant du siècle. Il réussit à s'implanter dans les pays limitrophes du Reich, notamment en France. Les succès économiques n'empêchent pas Bosch de marquer sa différence avec les autres industriels de l'empire wilhelmien. Ses origines paysannes, la tradition démocratique de son milieu familial et sa conscience sociale l'amènent à octroyer en 1908 la journée de 8 heures à son personnel. Il accorde également un soutien financier à certains députés SPD, un parti auquel ses suffrages étaient acquis.

Bosch vit la Première Guerre mondiale comme un drame. Il perd certains marchés. Mais il considère en même temps que l'installation de la démocratie de la République de Weimar peut être une chance pour l'Allemagne. Elle lui offre une réelle marge de manœuvre: contribuer à la création d'une Europe sans frontières et devenir le cœur d'un continent revitalisé. Cela est possible à travers un rapprochement franco-allemand que Bosch appelle de ses vœux. En 1932, il tente avec le journaliste Distelbarth de relancer une coopération franco-allemande de plus en plus difficile. Ses efforts sont fortement compromis par l'arrivée au pouvoir d'Hitler. Sa rencontre avec Hitler, le 22 septembre 1933, le convainc définitivement qu'aucune coopération franco-allemande ne sera possible avec le nouveau maître du Reich. Bosch reste alors imperméable au national-socialisme et fait de son entreprise un foyer de la résistance allemande contre le nazisme.

Bosch aide du mieux qu'il le peut la communauté juive, et en 1936/37 passe au stade de la résistance active, en engageant notamment Goerdeler comme conseiller économique de sa société. Dès ces années se constitue un «cercle Bosch» composé des principaux dirigeants de la firme. Celui-ci réfléchit – et ce avant le déclenchement des hostilités en 1939 – aux moyens pour renverser le régime. Après le décès de Bosch en 1942, certains membres du réseau se retrouvent partie prenante dans l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944. Le cercle prend également des contacts avec des personnalités à l'étranger (Suisse, Royaume-Uni ...) pour essayer d'établir une paix sur les principes qui guidèrent l'action de Robert Bosch.

Au delà de ces aspects informatifs (résumés de façon bien incomplète ci-dessus), l'ouvrage pose un certain nombre de questions que Scholtyseck n'évite pas. Les réponses de l'auteur témoignent cependant d'un *a priori* favorable à R. Bosch.

Une première question s'impose: elle concerne la personnalité de R. Bosch dans ses multiples facettes. Qu'est-ce qui prédominait: l'entrepreneur ou le politique (au sens noble du terme)? Si on ne peut douter de la sincérité des convictions de Bosch (idée européenne, rapprochement franco-allemand, adhésion à la démocratie ... même sociale), il ne faut cependant pas oublier de rappeler que certaines de ses positions servent également les intérêts de la firme. L'importance du marché français pour la société Bosch donne un autre éclairage à sa position en faveur du rapprochement entre Berlin et Paris. La seconde interrogation a trait à l'activité résistante. Si l'engagement de Robert Bosch et de ses collaborateurs est indiscutable, leur résistance ne peut servir à disculper d'autres attitudes plus courantes du patronat allemand, du silence à l'adhésion explicite. Bosch lui-même a, à ce sujet, dénoncé l'attitude

de l'industrie lourde qui a profité du régime, par le biais du réarmement et de la guerre. Cette position ne doit pas faire oublier l'ambiguïté du groupe Bosch lui-même, comme le souligne Scholtyseck. L'entreprise, alors que ses cadres s'activent dans l'action résistante, utilise les prisonniers de guerre comme main-d'œuvre. L'auteur explique cette dichotomie par les multiples visages du nazisme qui obligent la résistance à utiliser les mêmes armes. Pour Scholtyseck, c'est l'entreprise Bosch qui paie le tribut de la normalité, de la guerre. Des aspects criminels du nazisme entrent par ce biais dans l'univers de Stuttgart (travail forcé, réarmement ...), pendant que les membres de la direction participent à la résistance. La normalité de l'entreprise leur servirait ainsi de paravent pour dissimuler au mieux leur engagement. Un tel constat pose le problème des limites de cette forme de résistance, question qui reste largement sans réponse.

C'est le dernier grand intérêt du travail de Scholtyseck: soulever certaines questions stimulantes pour l'historiographie. Son ouvrage est ainsi une contribution au débat sur l'évaluation d'un certain type de résistance, notamment la résistance des élites patronales. A travers la figure de Robert Bosch, Scholtyseck apporte également des éléments concernant le rôle des élites libérales allemandes dans le débat européen. Leur participation aux courants européistes, à la défense d'un ordre démocratique est la condition de l'insertion de l'Allemagne dans le concert européen après la défaite. Avec quels apports? Et même si l'ouvrage – ce n'est pas son objectif – ne tranche pas ces points, il a le grand mérite de rappeler, avec la figure emblématique de Robert Bosch, que certains n'ont pas, sous Hitler, suivi la voie du nombre, de la masse.

Sylvain SCHIRMANN, Metz

Birgit BREIDING, *Die Braunen Schwestern. Ideologie – Struktur – Funktion einer nationalsozialistischen Elite*, Stuttgart (Franz Steiner) 1998, XIV–338 p. (Beiträge zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte, 85).

Cet ouvrage est passionnant ... Pourquoi? Parce que, tout en étudiant très précisément certaines pratiques sociales, »médicales« et »culturelles«, il va au cœur de l'idéologie nazie – entre autres et en particulier pour le racisme eugéniste et pour la place assignée théoriquement à chaque sexe: les femmes gardiennes du »Sang«, les hommes gardiens du »Sol« ...

Il comprend trois parties, scientifiquement très prudentes; chacune étant bien encadrée par une introduction et un résumé clairs.

La première partie traite de l'idéologie, en rapport précis avec le sujet: non seulement du racisme »nordiciste« (et ici plus particulièrement »intra-allemand«), puis du culte du *Führer* et de la *Volksgemeinschaft*, mais aussi de la *Weltanschauung* »pseudo-religieuse«, ici saisie au sens où nous l'avons bien mise en évidence lors du colloque que j'initiai à Strasbourg en janvier 2000 (Revue d'Allemagne, N° 2, 2000): pas seulement les fameuses »grand-messes politiques« et le culte du Sauveur-*Führer*, mais la conception »rosenbergienne« de la Nature et de la Vie, ainsi que celle de l'héroïsme face à la pitié – d'où l'antagonisme fondamental avec les confessions chrétiennes, quand elles sont bien conscientes et solides ... Les infirmières, la »sororité« nazies, c'est par ailleurs un »Ordre«, un »Ordre d'élite«, et de ce fait même voué à travailler en liaison étroite non seulement avec l'institution dite de »Prévoyance nationale« (*Volkswohlfahrt*, 1934) mais aussi avec les SS ... Bref, plus que de la bienfaisance et de la santé dont elles s'occupent dans l'immédiat (santé médicale et pureté raciale), les »sœurs«, les infirmières nazies se préoccupent du »combat pour l'Âme de l'Être allemand«. Tout cela à l'enseigne du »fanatisme«.

La seconde partie retrace l'histoire de l'organisation dès avant 1933 (premiers groupes de »braune Schwestern« dès 1922), puis sous le »Troisième Reich« (officialisation et rattachement à la *Volkswohlfahrt* en 1934): descriptions claires et exemples bien précis, d'abord à